

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 36

Artikel: La vente d'une âme
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Huguenin de Boncourt, bourgeois de Florimont.

En 1322, ce même Huguenin achète 24 journaux de terre à Bure pour 22 livres de Bâle, monnaie coursable au marché de Florimont.

En 1332, Pierre, curé de Florimont scelle différentes ventes.

Le 8 mai 1337, Vuillemins, bourgeois de Florimont, fils de feu Hugues de Boncourt, vend 50 journaux de terre située à Bure.

Un acte du 15 août 1341 est passé par Jean de Granges, curé de Florimont, notaire, témoin, Pierre de Florimont, fils du dit Auser.

Le 4 février 1344, Vernier fils Besançon, jadis prévôt et châtelain à Florimont, sa femme Romagne, « par la main de Jehan li haste filz, messire Pierre, curier de Florimont, qui sont anqui presens... et Henemuns leur filz » déclarent avoir vendu à l'abbaye de Bellelay leur maison située au grand bourg de Florimont; entre les fossés du petit bourg d'une part et la maison du bovet (sic) de Montigneux de l'autre. Parmi les témoins figure Henri fils de Renaud de Delle, demeurant à Florimont.

Le 14 novembre 1347, Peterman, fils de Hechelin le voëble, de Florimont, amodie une terre située au finage de Réchésy. L'acte est scellé par Jean de Granges, curé de Florimont.

Le 31 juillet 1353, Jehan dit Baquereix de Lepuix et Vauthier de Suarce reçoivent en accensement de Jacques abbé de Bellelay tout ce qu'ils avaient retenu précédemment de cette abbaye, et cela pour la cense annuelle de 12 quaresous d'avoine, mesure de Florimont, de 4 chapons et de 40 sols de monnaie coursable au marché de Florimont. Parmi les témoins figure Bourkard de Montigneux, chapelain de l'autel de Ste-Catherine à Florimont.

Le 22 janvier 1361, le château et le village de Florimont sont repris en fief de l'église de Bâle par Rodolphe duc d'Autriche et ses frères Albert, Frédéric et Léopold.

Jehan Oyson de Florimont, prêtre, signe en qualité de témoin un acte du 22 avril 1363.

Le 15 septembre 1366, testament de Marguerite (fille de Jeanne veuve d'Ulric III, dernier comte de Ferrette) marquise de Bade, dame d'Héricourt et de Florimont. Elle donne entre autres : à sa fille Marguerite 1500 florins assignés sur la forteresse de Florimont; 2 florins à Fr. Renal, de Florimont; 30 quartauts de blé à Perrin Pagois son receveur à Florimont; 10 florins à l'église de ce lieu pour son anniversaire; 15 livres à la chapelle du château de Florimont; 2 florins au curé de l'endroit. Jehan, curé de Florimont, signe parmi les témoins.

— Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, soupirait-elle, il se corrigera.

Par malheur, aux pertes faites au jeu vint s'ajouter bientôt le manque d'ouvrage. Chacun se souvient de cet épouvantable hiver qui s'ouvrit comme un gouffre entre l'été de l'année 1846 et l'été de l'année 1847. Les vents du nord amenèrent à leur suite un froid des plus rigoureux; le blé manqua, les vivres devinrent hors de prix, les travaux furent généralement suspendus.

Cette terrible détresse surprit Pierre Michon à l'improviste. Le jeu avait successivement dévoré les quelques économies qu'il eût pu amasser durant les jours heureux.

On grelotta dans la chambre, faute de bois; et si l'on dinait encore, c'était le plus souvent d'un morceau de pain bis. Pour comble de malheur, Fortunée allait être mère. Des soins que nécessitait le mauvais état de sa santé chancelante, il ne pouvait être question, hélas ! L'argent manquait pour le strict nécessaire.

En 1371, eut lieu la reconnaissance de 9 journaux et une pièce de terre sans contenance désignée plus une chenevière situés sur Florimont et appartenant à la chapelle Notre-Dame fondée dans l'église St-Etienne à Bressaucourt.

Le 23 juin 1411, Henri Belin, de Florimont, curé de Fontenais, vend un jardin lui appartenant.

Le 30 octobre 1425, Jean, seigneur de Florimont, chevalier, châtelain de Ferrette, fait une enquête dans la ville de Ferrette sur les dégâts commis par les troupes de l'évêque de Bâle.

En 1490, Maquart de Stein, bailli de Montbéliard, donne à l'abbaye de Lucelle une rente annuelle de 5 florins assignée sur les mairies de la seigneurie de Florimont, pour la fondation de quatre anniversaires perpétuels.

Jacques Grandrichard, de Florimont, était chanoine de St-Ursanne en 1565 et N. Frösard, du même endroit, chapelain en 1758.

En septembre 1792, Jean Pêcheur, curé de Florimont, est tué à Grandgourt, d'un coup de fusil par Rosswag, de Strasbourg, officier français de l'armée qui envahissait l'évêché de Bâle.

(A suivre)

La vente d'une âme

Légende du vieux temps

A cette question : connaissez-vous Cornol ? plus d'un lecteur du *Pays du dimanche* répondra oui, mais pour ceux qui répondront négativement, voici : Cornol est un joli village ; sur une longueur de deux et demi kilomètres il étend ses blanches maisons au pied du Mont-Terrible. La partie du village qui de l'église court vers le sud, le « Haut », c'est le nom qu'on lui donne, est d'un charmant pittoresque. C'est un tout petit vallon, étroit, encaissé et plongé dans une mer de verdure, entre deux jolies collines. L'une, *Ecré*, dresse son superbe dôme à 300 mètres au-dessus des maisons. Son feuillage clair est agréablement taché par quelques sombres sapins qui jettent une note sérieuse dans le vert exubérant. Les hêtres dominent ; ici ils sont coupés par le noir des sapins, là, légèrement estompés par la couleur mate des saules. *Ecré* rejoint le Mont-Terrible à l'est, tandis qu'à l'ouest, elle dévale, rapide, en montrant au couchant ses taillis uniformément verts.

La colline de gauche, le *Cras*, s'arrête brusquement à 200 pas d'*Ecré*. Autrefois rivale de cette dernière avec ses taillis verts et sombres, elle était fière et altière. Mais de méchants bù-

On vendit, pour faire face aux besoins les plus urgents, les jolis meubles en noyer achetés la veille du mariage et qui rendaient la chambre si gaie.

Ce fut un grand crève-cœur.

Quand Fortunée vit emporter par des mains mercenaires ces chers souvenirs des jours bénis, il lui sembla qu'une portion d'elle-même s'en allait avec eux. Et puis les meubles heurtés et choqués contre l'angle du mur rendaient des sons si tristes qu'on eût dit qu'ils avaient une âme, qu'ils comprenaient le malheur, qu'ils se plaignaient de leur brusque enlèvement et qu'ils se lamentaient d'être impuissants et passifs.

Pierre Michon dissimula le prix des meubles et garda devers lui une partie de l'argent retiré de cette vente.

Il alla jouer cet argent.

Un immense vertige tourmentait l'esprit du misérable. Il essayait de se persuader qu'avec

cherons, exécuteurs d'ordres plus méchants encore, ont passé sur le *Cras*. Ils ont coupé les beaux sapins où nichaient les oiseaux et leurs troncs mutilés portent maintenant sur les mers lointaines le poids des ouragans. Seulement, la vierge colline a caché sa nudité en poussant des miriers sauvages, des fraisiers, des saules, des houx aux couleurs voyantes, des chèvrefeuilles et des herbes folles.

Entre les deux collines, bien à l'étroit, le vallon promène son murmure ruisseau sur lequel se penchent quelques saules pâles. Et, assises au fond du vallon, des maisons propres se partagent son étroit espace. Dans ces maisons, des horlogers, des horlogères et des enfants rieurs. Des hêtres et des arbres fruitiers font à ce vrai nid un cadre magnifique.

Le « Bas village », c'est la plaine ; ici les hêtres n'abritent plus les maisons, mais cachés sous un fouillis d'arbres fruitiers, ils n'en sont que plus jolis. Une vraie forêt de pommiers, de poiriers, de cerisiers, où tremble çà et là la cime d'un peuplier. C'est un beau décor. Aussi est-il gentil le « Bas » ? regardez-le : des toits bruns, des toits rouges émergent dans les arbres, des façades blanches détonnent dans le vert, et au-dessus de tout, dominant tout, l'église dont la flèche surmontée de la croix et du traditionnel coq, s'élance vers le ciel.

Où pour l'étranger qui entre dans les arbres et les maisons ensoleillées du « Bas », la physionomie des choses est réjouissante. C'est gai, c'est avenant : les enfants jouent sur la rue, d'accortes ménagères causent sur les portes, le poing sur la hanche ; les paysans croisent les noirs ouvriers qui se pressent vers leur fondrière où beugle la sirène ; tout enfin, dit l'intensité et l'animation d'une vie active et gaie.

Au milieu du village, le grand cimetière, avec ses tombes symétriques, ses croix blanches, grises ou noires, ses allées, ses marronniers, ses fleurs, son immense et mystérieux air de repos, d'abandon suprême et de mort...

Tout différent était l'aspect de Cornol en l'an 1700, de triste mémoire. Une rue étroite et raboteuse, quelques maisons enfumées, avec de sombres auvents, c'était là tout le village. Peu d'arbres à fruits, mais de gigantesques chênes qui dominaient les maisons basses ; d'église, d'écolière régulière et organisée, point. Seul un vieux château caduc, dont il est resté la grange, saillait dans cet ensemble confus. C'était plus terne, plus gris, plus sombre que maintenant ; en revanche plus poétique et plus mystérieux.

Que cette description ne vous fasse pas ac-

la maigre somme qu'il dérobaît à la misère il allait regagner fabuleusement, en une fois, tout ce qu'il avait perdu depuis des années. Il se servait de cette espérance illusoire pour imposer silence à ses remords. Une voix intérieure lui criait :

— Tu vas commettre là une action vile et infâme !

Mais lui, plus haut, les dents serrées, il répondait impérieusement :

— Si je gagne — et je gagnerai, car le sort est en fin de me poursuivre — je rendrai cet argent au centuple. J'apporterai l'aisance et la santé au logis. J'achèterai un lit moelleux, un feu clair flambant, une nourriture succulente à la mère, un berceau capitonné et des langes brodés pour l'enfant qui va naître.

(La suite prochainement.)

croire que nos aïeux étaient des sauvages doublés de païens. Non, le dimanche on les voyait par les sentiers ondulés qui conduisent à St-Gilles. Sous les voûtes sonores de l'antique chapelle retentissaient les chants sacrés et les prières pressantes. Chrétiens sincères, race forte et bien trempée, tels étaient nos pères.

Graves dans les circonstances sérieuses, ces bons gens se distinguaient néanmoins par leur verve bouffonne dans les conversations légères, leur astucieuse malice dans les farces. Au coin du feu, les vieux racontaient pendant les longues veillées d'hiver, les histoires à faire peur qu'ils tiennent de ce « fort loin ». Rien ne m'amuse comme le récit de ces bons tours que les gabeliers jouaient aux gros naïfs, en ces temps lointains, en 1700. Voici une de ces histoires : je vous la baille telle qu'on me l'a donnée, sans m'inquiéter si, dans certains passages, la probité historique est atteinte. Je ne fais pas d'histoire, mais je narre une histoire.

C'était dans le vieux temps en 1700. Les guerres qui avaient divisé les grands pays voisins avaient eu un contre-coup fâcheux dans notre petit coin. Des occupations militaires, des impôts avaient ruiné bien du monde. Les impôts surtout étaient très durs. Il fallait payer toujours et encore payer à un fisc insatiable. Qui ne payait pas, voyait sa maison et ses champs impitoyablement saisis, et c'était la misère, la froide et cruelle, misère avec son cortège de maux.

Or en notre village, il y avait un paysan aisé. Propriétaire de beaux champs et de superbes bestiaux ; c'était un homme « bien » : Jean-Marie Grillon. Sa nombreuse famille vivait dans une aisance relative au milieu des pauvres gens du village. Huit fils et deux filles, c'était une bénédiction, et, pour cet homme qui avait peiné toute sa vie, une récompense bien méritée.

Mais le collecteur d'impôts, homme hargneux, que le bonheur de son prochain irritait, résolut de perdre cette heureuse famille. Semblable à ce roi dont il ne me souvient du nom, il disait : « Si tu dépenses, c'est que tu as de l'argent et tu dois payer l'impôt ; si tu ne dépenses pas, tu fais des économies et tu dois payer encore. » Jean-Marie dépensait peu, donc il dut payer beaucoup. Longtemps il porta ses écus chez le collecteur, il les alignait sur la table du misérable et repartait muet. Quel immense regret dans le cœur de cet homme quand il jetait à son avide ennemi, cet argent, qu'une longue vie de labeur avait amassé sous son toit. Une angoisse indiscible l'étreignait à la pensée que ses fils n'auraient pas la part qu'il leur souhaitait de son héritage, que ses filles seraient sans dot. Ils se succédaient pourtant, les mois, et Jean-Marie s'appauvissait. Deux années se passèrent encore, pendant lesquelles l'adversité hanta la maison du pauvre homme. Enfin il arriva un moment où le coffret se trouva complètement vide, et le paysan songeait... Dieu, qui sans cesse avait béni son travail, mûri ses foins et doré ses moissons, Dieu enfin, qui punit l'injustice, le laisserait tomber dans la misère ? Quoi Jean-Marie deviendrait semblable à ces malheureux qui venaient implorer à sa porte ? Non, Dieu ne le permettrait pas, il en avait trop secouru de ces pauvres ! Et quand il pensait à Dieu, Jean-Marie se reprenait à espérer. Qu'espérerait-il ? la découverte d'un trésor, une pluie de ducats ? Je ne sais, mais il espérait et nous verrons qu'il n'avait pas tort.

Connaissez-vous l'usurier ? c'est l'être le plus repoussant de la terre. Aujourd'hui, justement frappé par des lois repressives, il se fait rare, mais il ne disparaîtra jamais de la scène humaine. A l'époque où se passe notre récit,

l'usurier était un destype les plus marquants de la société. Tous, et surtout les gens aisés, devaient compter avec lui. Il se trouvait partout, même dans les campagnes. Cornol en vit un de ces misérables parasites. L'an 1700 devait marquer le terme de ses honteuses rapines. Comme en ce moment il devient le héros de notre récit, nous devons faire connaissance avec lui.

Il habitait, celui que les paysans appelaient le Bane, une petite et humide maison. Cette demeure était d'une apparence misérable. Sous une toiture de paille, rendue chauve par le temps, quatre murs croulants baillaient par mille ouvertures. L'intérieur répondait au dehors. Une façade borgne laissait percer une faible clarté, grâce à laquelle il était permis de faire l'inventaire de l'unique pièce de la maison, savoir : trois chaises disloquées, trouées, qui s'appuyaient avec lassitude contre le mur, ce qui dit qu'elles étaient boiteuses ; une table que les saletés accumulées avaient soigneusement enduite d'un protecteur et gluant verni ; un buffet aux serrures puissantes, — sans doute le buffet aux écus — ; et une espèce de caisse, qui figurait l'objet de première nécessité que les gens appellent communément un lit. C'était, comme on le voit, un mobilier plus que modeste.

C'était dans ce désordre et dans cette malpropreté que vivait l'avare, un homme sec, ridé, hâve, étiré, qui semblait n'avoir de vie que dans le regard. Oh alors ! deux yeux d'une flamme singulière, pleins d'ardentes et insatiables convoitises. Et quelle mobilité admirable dans ces yeux, qui donnaient à la face glabre de l'usurier, tous les tons depuis la mine suppliante jusqu'à l'air hautain et implacable. Bref, ces deux yeux dénotaient sous une frêle enveloppe, une âme chevillée au corps.

Seulement il serait oiseux de rester plus longtemps dans la demeure du Bane et nous laisserons parler les faits. Cet homme prêtait aux riches, il leur prêtait sans compter, à des taux exorbitants ; et lorsque, les intérêts s'accumulant, ses malheureux débiteurs étaient à bout de ressources, d'humble et de cauteleux le misérable devenait arrogant et inflexible. Poursuivant alors des débiteurs jusqu'à la ruine, il ne leur faisait aucune concession, n'admettait aucun aternement.

Or Jean-Marie avait emprunté une forte somme à l'usurier ; le moment était venu de rendre cet argent. Trois jours encore, et c'était le 16 juillet la date fatale. Pourtant le paysan, avec cette obstination qui distingue le campagnard qui « sent son droit », persistait à espérer.

(A suivre)

Miracles de Lourdes

Cette année, le pèlerinage national français à Lourdes a été splendide comme l'an dernier. Foule immense. Plus d'un millier de malades. On a constaté plusieurs guérisons.

Rien que pour Paris et les environs, on cite un médecin, qui étant éloigné de toute pratique religieuse, s'est converti à la vue d'un paralytique retrouvant l'usage de ses membres. Et le malade et le médecin se sont en même temps approchés de la sainte table !

Il convient de citer la guérison d'un jeune homme d'Arcueil atteint de fistules tuberculeuses à l'œsophage. Les fistules ont complètement disparu.

Une mère de famille d'Auteuil a été guérie d'un ulcère à l'estomac.

Cinq tuberculeuses de Villepinte sont en voie de complète guérison.

Un camionneur de Paris a laissé ses béquilles à Lourdes : ses amis stupéfaits ne pouvaient plus le reconnaître au retour.

Une petite fille paralytique a retrouvé l'usage de ses jambes et a pu faire sa première communion à Lourdes, en présence de tous les pèlerins émerveillés !

Un nouveau Robinson

On donne de curieux détails sur un nouveau « Robinson Crusé », qui vient d'être rapatrié et se trouve en ce moment à Londres où il va lire un mémoire, sur ses aventures, aux membres de la British Association.

D'après le *Journal des Débats*, il y a quelque quarante ans, un jeune homme originaire de la Suisse française, nommé Louis de Rougemont, s'embarquait à bord d'un petit schooner hollandais partant pour la pêche des perles. Après une heureuse traversée, on gagna la côte nord de l'Australie occidentale, but du voyage. Et l'on se mit à récolter les précieux coquillages. La pêche fut très fructueuse cette année-là. Pourtant on parlait de rentrer au port d'attache, quand un marin découvrit, au creux d'un rocher, trois perles noires de grand prix. Là où il y a trois perles noires, il s'en peut trouver cent. Au risque de se laisser surprendre par la mauvaise saison, le capitaine retarda le départ du schooner et l'on recommença à pêcher des perles.

Cette avidité coûta la vie aux pauvres marins : une violente tempête se leva soudain, détruisit le petit bâtiment et fit périr tout l'équipage, à l'exception de Rougemont. Quand celui-ci revint à lui, il se trouva sur un îlot désert, sablonneux et rocheux, absolument dépourvu d'arbres et de sources, uniquement habité par les oiseaux de mer et les tortues. Dans cette extrémité, Rougemont fut heureux de constater que son chien avait également échappé au naufrage. Ce devait être le « Vendredi » de ce nouveau Robinson.

A la marée basse, quand la mer était calme, Rougemont pouvait arriver jusqu'au schooner naufragé dont on voyait la carcasse à quelque distance. Avec les épaves, il en construisit un abri imperméable. Les tonneaux contenant l'eau douce destinée à l'équipage étaient restés intacts. Rougemont les traîna jusqu'à sa demeure. Cette provision épuisée, il se mit à boire de l'eau de pluie recueillie dans les barils vides. Sa nourriture habituelle consistait en œufs, en tortues, en poissons. Il ne souffrait pas de la faim ni de la soif, mais seulement de la chaleur qui était accablante. Robinson Crusé marquait les jours par des encoches dans un bâton. Plus ingénieux encore, Rougemont se fit un almanach avec des huîtres perlées. Il construisit une pirogue pour reconnaître la mer aux environs et tenta de gagner ainsi une côte plus hospitalière. Mais son esquif se brisa à quelques cents mètres du rivage : Rougemont regagna son îlot à la nage, toujours suivi de son chien.

Enfin, un matin, il aperçut une embarcation montée par des noirs. C'étaient des indigènes qui s'étaient laissés entraîner plus loin de la côte qu'ils n'eussent désiré. Rougemont poussa des cris, fit des signaux. Les noirs abordèrent. A la suite d'une courte conversation par gestes, le naufragé et son chien prenaient place dans la pirogue et, peu de temps après, débarquaient au milieu d'une de ces tribus de cannibales qui peuplent la frontière de l'Australie du Sud et de l'Australie occidentale. Rougemont resta trente ans chez ces anthropophages. Homme de sang-froid et de bon conseil, il réussit à capter la confiance de ses hôtes. On ne parla jamais de le manger. Il prit pour femme une indigène et adopta le costume national, c'est-à-dire « rien du tout sur le corps et une plume d'oiseau-lyre dans la chevelure ». Enfin, sa